


UNE ENQUÊTE CRIMINELLE DE SAM LOCKSLEY, CHASSEUR D'ÉPICES

POIVRE NOIR

CLAIRE DIXSAUT



LA MAISON

Retrouvez Sam Locksley sur sa page Facebook
 SamLocksleyChasseurdEpices

DANS LES PROCHAINS ÉPISODES...

Sam Locksley nous emmène jusqu'au Belize à la découverte de chocolats d'exception... Il nous conduit sur la côte amalfitaine à la conquête de mystérieux cédrats... ou encore, quelque part dans l'Océan indien, à la chasse aux prometteuses vanilles.

DU MÊME AUTEUR

Chez Agnès Viénot éditions

Bon appétit, Mister Bond !

À table avec la Mafia, *90 recettes italo-Américaines*

À table avec les Tontons, *70 recettes de bistrot*

À table avec les Amoureux, *60 recettes sentimentales*

À table avec Louis de Funès, *60 recettes bien de chez nous*

À table avec Charlie Chaplin, *60 recettes vagabondes*

Les Cocktails de Blake & Mortimer, *40 drinks terriblement british*

Goûtez Florence, *guide à voyager gastronomique*

Goûtez Istanbul, *guide à voyager gastronomique*

Noël sous les tropiques, *10 réveillons du bout du monde à préparer chez vous*

www.editionslamaison.com

© Éditions La Maison, 2017

CLAIRE DIXSAUT

POIVRE NOIR

Une enquête criminelle
de Sam Locksley, chasseur d'épices

LA MAISON • 10 RUE DE LANNEAU • PARIS V^E

Who lives
Who dies
Who tells your story ?

Qui vit
Qui meurt
Qui raconte ton histoire ?

Lin-Manuel Miranda, *Hamilton*

1.

La nuit

À moins d'un spectaculaire coup de bol, se dit Locksley, je vais mourir dans dix à quinze secondes.

La porte, là. Pousse. Mais pousse cette porte ! Défonce le verrou à coups de pied. Enfonce le panneau à coups d'épaule. L'autre épaule. Celle-ci est déchirée jusqu'à l'os et criblée d'éclats de verre. Encore un coup. La porte tient bon. C'est trop long, c'est trop long. Il arrive.

Tant pis. Cours. Allez, cours. Plus vite, vieux flic hors d'usage. Peut-être encore dix secondes d'avance. Plus pour longtemps. Il est beaucoup trop rapide.

Et je n'ai nulle part où aller.

Voilà un détail qu'ils ne mentionnent pas dans les guides. Quand vous courez comme un fou pour échapper à un assassin psychopathe dans les rues d'une petite ville cambodgienne à deux heures du matin, le service VIP laisse à désirer.

Attends. Le service VIP...

Mon hôtel.

M'étonnerait qu'ils laissent un touriste se faire égorger dans le hall sans protester. Au moins, ils appelleront les flics.

J'espère.

Cette odeur. Il est tout près. Si je fais demi-tour pour rejoindre la place du marché, il me tombera dessus à coup sûr. Mais si je continue droit devant, c'est ruelle sur ruelle, pas d'éclairage, des millions de planques pour son petit gabarit souple et aucune pour le grand touriste en chemise blanche à motifs cramés. Et ma jambe qui commence à me lâcher. Elle a bien grillé dans l'incendie. Putain, cette odeur. Je vais vomir.

Pas le choix. Ruelle à droite. Le bruit de mes pas sur le bitume dans le silence. Je pourrais aussi bien être fluorescent. La prochaine à droite et ...

Une moto ! Allez, mec, arrête-toi. Je me doute bien que je te flanque la trouille de ta vie, à gesticuler comme ça au milieu de la ruelle en pleine nuit. Il n'est pas impossible que je sois également en train de gueuler comme un veau. Mais arrête-toi. Tu n'as pas le choix. Soit tu t'arrêtes, soit je vous flanque au sol, toi et ta 50 cc moisie, et il n'y en aura qu'un des deux qui continuera la route. Voilà. C'est bien, mon gars.

« Emmenez-moi !

— No speak English.

— Help ! Please !

— No speak English. »

Sous ma chemise. La poche de secours. Cinq cents dollars. Regarde, mon pote. Les billets, ta moto, les billets, c'est plus efficace, comme méthode de langue ? Ah mais non, toi pas redémarrer. Parce que je me cramponne de toutes mes forces à ton guidon et que je pèse deux fois ton poids et que même si tu mets les gaz à fond...

En même temps, avec un fer à béton qui te transperce la poitrine, tu auras du mal à conduire. L'armature rouillée traverse ton t-shirt, les torsades noires me frôlent. Je me prends ton sang en pleine figure. Je vois l'horreur dans tes yeux. Mais c'est pas moi. Je te jure. Et j'ai pas le temps de t'expliquer. Je t'attrape d'une main, je te jette à terre. Désolé, mec, mais mort pour mort.

En selle, et démarre. Vite avant qu'il ne trouve un autre fer à béton. Ou n'importe quoi. Je suis certain qu'il pourrait me tuer à coups de yaourt aux fraises ou d'ours en peluche. Et ça ne se bouscule pas, côté ours en peluche, sur les trottoirs de la ruelle. Ce ne sont que grillages, planches, tessons de bouteilles, un véritable arsenal. Concentre-toi, Locksley. L'hôtel, c'est la première à droite, tu dépasses le marché et sur la gauche. En moto, j'y suis en une minute.

La ruelle. Le bitume plein de trous. On y voit comme dans le cul d'un moine. Évite le chat. Évite la poubelle renversée. Fonce. Encore trente secondes.

Non !

Le pneu arrière explose et la moto part en vrille. À cette vitesse, je vais m'écraser contre le mur. Je tire sur le guidon, je remets les gaz, mais la moto slalome comme un skieur bourré. Impossible de reprendre le contrôle.

Droit dans le mur.

Pour une fois qu'il faisait beau. Hendon, un bled morose au nord de Londres, en aurait presque paru souriant. Mais quand on passe le Class 1 Advanced, le brevet supérieur de pilote de police, il ne fait jamais beau. Le circuit balisé de cônes orange et de vieux pneus avait été consciencieusement arrosé. Glissant comme une plaque de verre.

« Locksley !

— Sergent.

— Cinq tours. À droite du premier pneu, à gauche du deuxième, et ainsi de suite. Dans les virages, dérapage contrôlé. Quand vous avez fait vos cinq tours, vous prenez la petite route. Au bout du chemin, vous sautez de la moto. Avant d'arriver sur l'obstacle, si possible. Compris ?

— Bien, sergent. »

Locksley avait vingt ans. Et aucune envie de mourir. Surtout pas à Hendon. Il s'était entraîné tous les jours pendant trois mois. Il avait flingué deux bécanes. Il avait déjà son Class 1 de pilote automobile. « Top of class », s'il vous plaît, sorti dans les premiers. Mais la moto, c'était une autre histoire.

Il baissa la visière du casque intégral et démarra.

Dans le premier virage, il eut chaud aux fesses. Il était parti trop vite. Contrôle, remets les gaz, attention à ne pas bloquer tes roues. Si tu patines, tu es mort. Tu sors du virage à gauche mais repars tout de suite à droite pour aborder le premier pneu. De justesse. Vas-y, maintenant, comme à l'entraînement. Gauche, droite, prépare ton virage. Anticipe.

Tour après tour. Sa conduite devenait plus fluide, il reprenait de l'assurance. Et de la vitesse. La grosse moto blanche de police slalo-

mait en souplesse. Locksley jouait de tout son corps. Avec les cuisses, il équilibrait la bécane tout en tirant comme un forcené sur les bras pour maintenir le cap malgré l'intensité des vibrations qui remontaient du guidon jusque dans ses épaules. C'était incroyablement physique. Sous le blouson de cuir rembourré, il était trempé de sueur. Il avait mal aux bras, aux jambes, au dos, à la mâchoire qu'il serrait à s'en faire sauter les dents.

Dernier virage. La petite route.

Oh bloody hell.

L'obstacle était bien plus proche qu'il ne l'aurait cru. Un mur de rondins, le genre qu'on trouvait dans les parcours du combattant à l'armée. Il faisait bien cinq mètres de haut. Devant, plusieurs couches de sacs de sable et de pneus pour récupérer la moto. Mais seulement la moto. Si Locksley ne sautait pas tout de suite, il serait projeté contre l'obstacle et probablement écrasé par sa propre bécane.

Appui sur la jambe gauche. Allez, tout de suite. Prépare-toi à passer la jambe droite par-dessus la selle. Ralentis. Contrôle ta trajectoire. Si la moto dévie, elle te roulera dessus quand tu seras au sol. Jambe droite maintenant. Maintenant ! Coupe les gaz. Et saute.

Locksley rata lamentablement son roulé-boulé. Il tomba sur son épaule blessée. Les éclats de verre pénétrèrent plus profond dans les chairs. Sa jambe brûlée racla le bitume. Il hurla. L'impression de plonger dans un bain d'acide. Relève-toi.

Et cours.

Plié en deux, trébuchant sur sa jambe valide, Locksley déboula dans la rue du marché. Personne, évidemment. Kampot by night, c'était pas ça. Mais il y avait un réverbère. Locksley voyait la haute façade jaune crème aux crénelages art déco qui abritait le marché.

Devant étaient garés une bonne cinquantaine de vélos. Il hésita à en voler un. Mais avec ses jambes, le vélo ne présentait pas un énorme avantage. Et puis l'hôtel était tout près. Il parvenait déjà à lire l'enseigne.

Il dépassa le marché. « Grand Hotel Kampot », chantonnait le néon à l'adresse des corbeaux perchés sur les fils du téléphone. Ils dormaient, eux aussi. En embuscade. Dans quelques heures, le marché ouvrirait ses portes et ce serait la ruée. Personne ne pourrait empêcher les corbeaux d'envahir les stands en piaillant et de chiper les fruits pourris.

Il se sentait comme une papaye trop mûre. Le petit corbeau noir qui volait à sa poursuite choisirait son moment, qui n'allait plus tarder. Il lui fondrait dessus, lui crèverait les yeux. Dégusterait ses entrailles. Et repartirait en croassant, ombre noire parmi les ombres, sans que personne ne puisse l'en empêcher.

Peut-être. Mais pas tout de suite. Locksley poussa la lourde porte vitrée, grimpa d'un bond les marches de marbre blanc en dégouttant de sang sur le tapis bleu. Une grande statue du Bouddha, toute bleue elle aussi, lévissait au-dessus d'un bassin de lotus roses. Elle le regarda d'un œil réprobateur.

« Hey ! Quelqu'un ? »

Derrière le long comptoir blanc, un jeune Cambodgien se réveilla en sursaut. Locksley le jaugea d'un coup d'œil. Cinquante kilos tout mouillé. Même si c'était Bruce Lee, il ne faisait pas le poids.

« Monsieur, balbutia machinalement le jeune type qui blêmit en découvrant Locksley, visage ensanglanté, cheveux brûlés, vêtements déchirés, du sang partout.

— Police, mentit Locksley. Appelez le commissariat. Tout de suite. Demandez le lieutenant Vanna Heng et dites-lui d'arriver avec des renforts.

— Ici ?

— Oui, ici. Dites-lui que c'est de la part du commissaire Locksley. Et donnez-moi la clef d'une chambre, n'importe laquelle. Après ça, barrez-vous, aussi vite que vous pourrez.

— Mais... Je regrette, commissaire...

— Cinq cents dollars. Locksley claqua sur le comptoir les billets de banque trempés du sang du motocycliste. Un placard à balais, les chiottes du personnel, n'importe quoi qui ferme à clef.

— Je regrette, commissaire, mais nous sommes complets.

— Fuck ! » Locksley résista à la tentation de passer par-dessus le comptoir et de lui coller un pain. L'énervement ne menait à rien dans

ce pays. Par réflexe, cherchant de l'aide ou de l'inspiration, il se tourna vers la porte d'entrée.

Goutte à goutte, la longue traînée de sang brunâtre dessinait un parcours fléché qui zigzaguait sur le tapis bleu jusqu'au comptoir.

Inutile de prendre une chambre, à présent. L'assassin n'aurait qu'à suivre les pointillés.

Locksley était foutu.

« Commissaire ? Vous pouvez sortir, commissaire, il est parti. »

Moins une. Locksley n'avait plus un gramme d'air dans les poumons. Il écarta les grandes feuilles en forme de cœur des lotus roses qui masquaient la surface du bassin, dissimulant son grand corps d'Anglais et le sang qu'il perdait par barriques entières. Il s'agrippa au rebord pour faire surface.

Penché sur un balai à franges, le veilleur de nuit lui tendit une main minuscule. Locksley la saisit. Il n'y a pas de petites économies d'énergie.

Locksley reprit pied sur la terre ferme et déversa quelques litres d'eau, de boue limoneuse, de racines et de feuilles sur le sol de marbre. Le veilleur de nuit cilla mais tint bon.

« Par où est-il parti ?

— Mais, par la porte, commissaire.

— Vous êtes sûr ? Il n'est pas sur le toit, ni...

— Je l'ai vu sortir par la grande porte.

— Bien. Et la police ?

— Pas encore eu le temps de l'appeler. Il est entré juste au moment où vous avez plongé. Je dois dire qu'il m'a fait peur, avec sa cagoule noire sur le visage et son...

— Appelez maintenant. Vous avez un portable ? Chargé ?

— Il est en charge...

— Vendez-le moi. »

Le type faillit protester, un cadeau de sa mère. Mais Locksley était de la police, et dans ce beau pays, ça voulait encore dire quelque chose.

« Prenez-le, commissaire.

— Une voiture ? Une moto ?

— J'ai un vélo. Mais le manager de nuit a une voiture, une Honda blanche. Il dort dans la lingerie. Souhaitez-vous que...

— J'y vais. Vous, appelez les flics.

— Mais... Où dois-je leur dire de vous retrouver ?

— Je serai la seule bagnole à foncer dans la ville à deux heures du matin. Ils devraient me localiser sans trop de peine, vous ne croyez pas ? »

Trempé comme le Mékong lui-même, Locksley dégringola l'escalier jusqu'à la lingerie. Un Cambodgien trapu avec une coiffure en mulet dormait sur des piles de serviettes. Sa veste lui servait de couverture, accentuant le dôme de son ventre rebondi. Pourvu que les clefs soient dans la poche.

Pas le temps de demander poliment. En un geste, Locksley s'empara de la veste. Un tintement métallique lui fit reprendre espoir. Hélas, il réveilla le propriétaire du tintement, qui bondit sur ses pieds.

« Au voleur ! Au voleur ! »

L'homme avait crié avant même d'ouvrir les yeux. Un nerveux. Maintenant qu'il avait émergé, la terreur le saisit. Un grand démon aquatique se tenait devant lui, l'allure menaçante, les vêtements en loques.

« À moi ! À l'aide !

— Du calme. Police. Je vais prendre vos clefs de voiture. Vous la récupérerez au commissariat. » Malheureusement pour Locksley, le responsable de nuit n'avait qu'une crainte limitée des démons aquatiques. Surtout quand ils lui piquaient sa bagnole.

« Et moi, je suis Paris Hilton ? Police mon cul ! Tu vas voir ce qu'elle va te passer, la police.

— Parfait. Appelez-la.

— Haaaaa ! »

L'homme se rua sur un chariot à linge sale et fonça droit sur Locksley. Qui chercha à l'éviter, les tubulures métalliques rouillées ne lui disaient rien de bon. Il se retrouva acculé dans un coin. Sur l'étagère derrière lui, il attrapa le premier flacon venu. Il fit sauter le bouchon et pressa dans la direction générale de son assaillant.

Un jet visqueux bleu lagon jaillit. L'homme en prit plein les yeux, plein la bouche. Il beugla. Machinalement, Locksley jeta un œil à l'étiquette. En langue khmère, évidemment. Mais les têtes de mort sur la bouteille n'avaient pas besoin de traducteur. Locksley empocha le flacon.

Il retraversa l'hôtel à toute allure. Dans la rue, le silence absolu qui régnait le désorienta un instant. Qu'avait dit le veilleur de nuit ? Honda blanche.

Il essaya les clés sur la première voiture blanche qui se présenta. Pas de bol. Il courut sur le trottoir avec l'impression désagréable qu'un détail clochait. Il avait vu quelque chose, entendu quelque chose, qui n'avait pas trouvé le chemin jusqu'à son cerveau. Tant pis, pas le temps. Deuxième voiture blanche. Les clés.

Bingo.

Il s'installa. Mit le contact. Sortit de ses poches la bouteille de détergent bleue et le téléphone du veilleur de nuit. Enclencha une vitesse.

Le veilleur de nuit.

À l'instant même où Locksley réalisait que le jeune homme avait disparu du hall de l'hôtel et que le balai à franges gisait solitaire près du bassin de lotus, le pare-brise explosa.

Il se battait avec une pieuvre géante. C'était en tout cas l'effet que ça lui faisait. Le gabarit minuscule de l'assassin déployait une puissance et une agilité qui semblaient sans limites. La créature de cauchemar lui enserrait le cou dans un étau de tentacules, l'étranglait tout en cherchant à l'attirer par la fenêtre ouverte de la Honda. Locksley approchait de l'asphyxie. Il se débattait pour éviter la mâchoire béante du tueur. Peine perdue. Les crocs aigus se refermèrent sur sa main. Un choc comme une décharge électrique. Les crocs emportèrent un bon bout de chair. Mais ce n'était pas le problème. Le problème, en tout cas le plus urgent, c'était une longue pointe recourbée, un aiguillon immense et torve, à la base duquel surgissait une lame épaisse, courbe, horriblement rouillée. La pointe fondait

droit sur ses yeux. Le dard d'un scorpion humain. Locke se démenait contre une ménagerie cauchemardesque et il était en train de perdre.

D'instinct, de douleur, il tendit les jambes. Ce qui eut pour effet d'écraser l'accélérateur. La voiture eut un haut-le-cœur. L'espace d'un instant, le monstre relâcha son étreinte. Inespéré. Locksley démarra.

Les tentacules serraient toujours. Locksley, à moitié sorti de l'habitacle, les mains impuissantes à desserrer la vis qui l'étranglait, écrabouilla l'accélérateur. Coincé en première, le moteur poussa un long cri de souffrance. Ou alors c'était lui. Un coup de genou pour redresser le volant. Plus vite. Mais l'aiguillon revint dans le champ. C'est pas possible, il va bien finir par lâcher. Je ne comprends même pas à quoi il est accroché. Il faut qu'il lâche. La voiture ne tiendra pas longtemps, elle est vieille et mal entretenue. Elle empeste le vieux mégot.

Des mégots. Et si...

D'un coup de genou, Locksley enfonça l'allume-cigare. Combien de temps ? Vingt, trente secondes ?

Moi aussi, je peux jouer.

Locksley ouvrit grand sa gueule et planta ses dents au hasard. Il mordit de toutes ses forces. L'étau vacilla, juste assez pour permettre à Locke de reprendre son souffle. Dégager sa main droite. Empoigner le cendrier. Le balancer à la figure du monstre.

L'assassin eut un mouvement de recul, trop tard pour éviter de se prendre un répugnant nuage de cendres dans les yeux, dans la bouche. Locksley saisit la bouteille bleue sur le siège, arrosa ce qui venait.

Mais le tueur avait repris pied. La longue lame rouillée plongea vers Locke. Il joua du volant, la voiture zigzagua, l'aiguillon noir dévia de sa trajectoire. Revint aussitôt chercher sa gorge.

Un petit clic. Un petit clic tout naze, bon marché, qui disait le fer-blanc et l'ingénierie de bas étage. Mais ça suffisait.

Locksley planta l'allume-cigare incandescent dans la manche noire humide qui tenait l'arme.

Et puis rien. Une seconde, deux secondes, aucune réaction.

C'est bon, je suis mort.

Appuie quand même.

Soudain, dans un énorme woosh, l'assassin prit feu.

Locksley ne resta pas pour le barbecue. Il se dégagea d'un coup de portière. Se flanqua quelques claques pour éteindre les petites flammèches bleues et jaunes qui dansaient sur lui. Deux fois dans la nuit qu'il flambait. Il passa les vitesses en haletant. Et maintenant ?

Appeler la police. Appeler Malis. D'abord Malis. Elle devait se faire un sang d'encre. Il composa le numéro. Lui dire qu'il arrivait. Qu'elle devait à tout prix...

Low battery.

Non. Non, pas ça.

L'écran du téléphone clignota frénétiquement. Mais ça sonnait. Malis décrocha.

« Allô ? »

— Malis, c'est Sam. Écoute... »

Bip-bip-bip-bip-bip.

L'écran du téléphone devint noir.

Locksley feula de rage.

Kep. Il fallait qu'il aille à Kep, le plus vite possible. Mais pas tout seul. Et qui sait combien de temps survivrait la bagnole. Il jeta un œil au tableau de bord.

Un rire malsain, acide, hystérique, lui souleva la poitrine.

Il n'avait presque plus d'essence.

Roulant à toute vitesse dans la ville endormie, il finit par trouver le commissariat. De la lumière filtrait par l'une des fenêtres. Il se gara au frein à main dans un horrible crissement de gomme brûlée et se précipita.

Porte close.

« Police ! Ouvrez ! »

C'était légèrement ridicule, de crier ça devant un commissariat, mais au point où il en était. Locksley tambourina des deux poings, se souvenant trop tard qu'il lui manquait un morceau de main gauche. « Ouvrez immédiatement ou je fous le feu ! »

Un gradé passa un œil morne par la fenêtre.

« Vous voulez passer la nuit en cellule ?

— Sergent Chhey, c'est moi ! Sam Locksley. L'ami du lieutenant Heng. Ouvrez-moi, par pitié !

— Le lieutenant Heng a été appelé sur un incident. Vous pourrez le voir demain. En attendant, circulez.

— Sergent, ma vie est en danger. Le tueur que vous cherchez est à ma poursuite. Il est armé, il est dangereux.

— Vous délirez.

— Si je me fais tuer sur le pas de votre porte, vous aurez des explications intéressantes à fournir au lieutenant Heng. »

Le rideau métallique cliqueta à regret. Locksley s'engouffra. Deux policiers en uniforme disputaient une partie de dés sans vraiment écouter la radio qui grailonnait de la variété locale. Une prostituée entre deux âges vêtue d'une pimpante robe jaune, assise sur l'unique banc, jouait sur son téléphone portable pour passer le temps. Le sergent Chhey scruta Locksley sans beaucoup d'amour. Locksley le fixa.

« Appelez immédiatement le lieutenant Heng sur son portable. Dites-lui de me rejoindre à Kep, au Crabe Royal. Il faut...

— Le lieutenant Heng a autre chose à faire qu'à bouffer du crabe. Et à cette heure-ci, le Crabe Royal est fermé.

— Écoutez-moi. Je travaille avec Heng sur l'affaire des pendues. L'assassin est à ma poursuite.

— Calmez-vous, monsieur.

— Commissaire. Pas monsieur. Vous avez la moindre idée de ce qui va vous arriver si Vanna découvre que vous ne lui avez pas transmis mon message ?

— D'après ce que je peux voir, vous êtes saoul et incohérent. Vous faites du tapage. Et votre tenue n'est pas correcte. J'ai autorité pour vous coffrer. Brigadier Phuoq, brigadier Wang, mettez cet homme en cellule.

— Mais vous êtes con comme un chameau, c'est pas possible ! Puisque je vous dis... »

Les deux flics lâchèrent leurs dés et ceinturèrent Locksley. Ils avaient beau mesurer un mètre moins deux, ils étaient forts et bien entraînés. Locksley hurla quand ils saisirent son épaule labourée.

Il tenta un balayage qui passa à côté. Il s'apprêtait à leur mettre un gros coup de boule quand les deux policiers se figèrent. Locksley redressa la tête sans comprendre. Il vit leurs yeux ronds, le visage tétanisé de la femme en jaune sur le banc.

Dans l'entrée se tenait une silhouette chétive, noire et fumante, armée d'un aiguillon sinueux.

Un remugle immonde de produits chimiques et de chairs brûlées s'insinua dans le commissariat. La forme fragile s'avança d'un pas. Fit un signe aux policiers qui se tenaient entre elle et Locksley. Les hommes s'écartèrent, hypnotisés. Encore un pas.

Locksley comprit soudain qu'il ne rêvait pas, que le pire cauchemar de toute sa vie n'était pas terminé. Il réagit. S'empara de l'arme d'un policier à sa ceinture. Débloqua la sécurité. Pourvu qu'elle soit chargée.

Dans un nuage de vapeurs noires, la forme s'immobilisa. Calme. Locksley la tenait en joue, tremblait un peu.

« Haut les mains ! Brigadier, arrêtez cet individu ! »

Personne ne bougea. La cagoule noire, en prenant feu, s'était incrustée dans la chair du visage. Les paupières avaient brûlé. Les lèvres aussi. C'est pourquoi Locksley ne fut pas certain que la grimace difforme qui tordait la face de l'assassin fût bien un sourire.

En un saut, le tueur glissa derrière la femme en jaune et l'immobilisa d'une clef au cou. La prostituée était trop terrifiée pour hurler. L'aiguillon noir jaillit de la manche fumante.

Un geste à Locksley. Lâche ton arme.

Dans tes rêves, songea Locksley qui posa l'index sur la queue de détente.

Une main, si on pouvait encore appeler ça une main, souleva le menton de la femme. L'autre fit glisser la pointe métallique d'un geste fluide sur son cou. Un jet de sang arrosa le planton à deux mètres.

Le sourire était toujours là.

Locksley tira. C'était un assez gros calibre. Il espéra que la balle traverserait la robe jaune sans vie pour atteindre le monstre.

Le cadavre ensanglanté de la femme avança vers lui en tressautant. L'assassin ne lâchait pas son bouclier.

Locksley pressa à nouveau la queue de détente. Deux, trois fois

au moins. Il n'attendit pas de savoir s'il avait fait mouche. Il projeta une chaise dans la fenêtre et sauta par le carreau brisé.

Derrière lui, il entendit de nouvelles détonations, les flics s'étaient enfin réveillés. Mais les détonations se turent vite. Trop vite. Locksley se refusa à imaginer le carnage qui régnait dans le commissariat.

Il ne lui restait plus qu'à courir.

2.

Novembre

Les rafales d'une pluie grise et dure giflaient les poutrelles rouge tomate avec un enthousiasme sadique. Le petit pont vermillon qui traversait le Rhône en avait perdu toute sa joie de vivre. Réduit à sa plus simple expression d'ossature métallique, froide et glissante, il s'épuisait contre toute logique, contre tout instinct de survie, à relier quand même une berge à l'autre. J'étais si joli, disait-il de toute sa robe rouge, j'étais si sûr et si aérien. J'étais la joie de vos promenades, l'allié de votre soleil. Je vous emmenais écouter l'opéra, flirter sur les pelouses, rentrer de chez Bocuse. Et, le dimanche, jeter du pain aux cygnes blancs qui longent les péniches. Un peu de pluie et me voilà l'ennemi. Vous courez, glacés jusque dans vos chaussettes, risquant à chaque pas l'entorse, maudissant l'absence d'un toit sous vos parapluies incapables. Si pressés de me quitter. Et pourtant c'est bien moi, moi que vous aimiez tant, moi qui n'ai pas changé. Il en faut si peu, quelques gouttes d'eau sale, pour devenir invisible.

Seul au milieu du pont, sous les trombes glacées, Locksley n'avancait plus. Le fleuve gris l'appelait de tous ses remous tourmentés. Locke se reconnaissait dans sa colère écumante, une colère sans raison, sans fin. C'est ça qu'il me faudrait. Un bon bain. Si facile. Il avança son pied de quelques centimètres. Un petit pas pour moi...

Porté par une rafale, un sac en plastique rose, échappé de quelque boulangerie pur beurre, vint se coller à son blouson. Locksley l'écarta d'un geste, le sac se plaqua contre sa main. La pellicule rose palpait sous les gouttes, tiraillée par les bourrasques contraires, refusant de quitter son refuge providentiel. Sam roula le sac en boule et le glissa dans sa poche. Et maintenant ? Il imagina ses anciens collègues

détaillant le contenu de ses poches, dans la plaque en inox. Depuis la table de dissection, confortablement allongé et tout mauve dans l'attente de l'incision triangulaire, il les entendait s'interroger. Une dernière adresse dans son carnet de rendez-vous. Quelques cristaux de sel dans la poche de son jean. Et un sac en plastique, maison Barnier, boulangerie-pâtisserie au 32 cours Vitton, faudra vérifier, on enverra le stagiaire. Non, ça n'allait pas. Son dernier geste ne serait pas d'envoyer un collègue à la chasse aux fausses pistes sous l'orage en furie. Locksley avait toujours chouchouté ses stagiaires, ce n'était pas pour les emmerder depuis l'au-delà. Il ne pouvait plus sauter, maintenant, et de toute façon le fleuve avait cessé sa fascination, il n'était plus qu'une grande marée grisâtre qui rugissait et cognait et claquait, indifférente. Maudissant les stagiaires de police, les boulangers-pâtisseries et les sacs en plastique, Locksley reprit sa route sur le petit pont rouge en quête d'une poubelle.

Impossible. Impossible que ça fasse déjà un an, plus d'un an. Locksley recompta. Pourtant, il n'y avait pas à s'y tromper. Il n'oublierait pas cette date. Personne n'oublierait jamais cette date.

C'était en novembre. Victor, le grand frère de Manon, fêtait ses quarante ans. Comme chaque année, Locksley, Manon et sa fille Chloé avaient fait la route jusqu'à Lyon pour son anniversaire.

Les parents de Manon les avaient accueillis avec force bisous. Sa mère embrassait toujours Locksley un peu trop fort, comme pour le retenir. Mais non, madame, aurait-il voulu lui dire, je ne vais nulle part. Voilà bientôt huit ans que je me suis installé en France avec votre fille et son bout de chou. Huit ans que j'achète des barrettes à fleurs pour la petite et des tartelettes aux abricots quand Manon fait la gueule. Si j'étais mieux en Angleterre, je serais déjà rentré.

Contre toute attente, il faisait un temps magnifique. La maison, située à quelques rues de l'amphithéâtre romain, possédait un jardin en pente où ils jouèrent longtemps. Locksley poussait la balançoire. Se trompait en devinant les dessins du pictionary. Faisait griller les brochettes. Ne pensait à rien.

Il était heureux.

« Locke ! Viens m'aider ! »

C'est Chloé qui lui avait donné ce surnom. Elle avait essayé de prononcer « Locksley », comme l'appelaient les collègues du commissariat, mais à l'époque c'était beaucoup trop difficile pour elle. « Sam » était réservé aux choses vraiment importantes, comme valider le dessin qu'elle préparait en grand secret pour la fête des mères. Au quotidien, il était « Locke ». Chloé l'écrivait avec un « e » final qui ne servait à rien sauf à le franciser davantage, ce dont il était ridiculement fier. Il traversa la maison jusqu'à la cuisine.

« Je suis, gente damoiselle, votre dévoué serviteur.

— Il faut allumer les bougies ! »

Juchée sur le tabouret de bois blanc, Chloé piquait des bougies torsadées dans un gros gâteau praliné. Locksley s'attarda un instant. Elle avait passé un gilet bleu lavande sur sa robe. Sa longue tresse châtain, piquée de ses éternelles barrettes à fleurs, oscillait doucement tandis qu'elle employait toute sa concentration à choisir l'emplacement de la prochaine bougie. Locksley prit mentalement une photo. Un jour, quand il ne serait plus sur le terrain, quand il ne brasserait plus des cadavres pour gagner sa vie, quand il n'aurait plus besoin d'une demi-heure sous la douche en rentrant à la maison, un jour sans doute trouverait-il le courage de demander à Manon...

« Locke ! Ton briquet, viiite !

— J'ai le regret d'informer mademoiselle que je n'ai plus de briquet. La mère de mademoiselle l'a flanqué à la poubelle avec tous les cendriers de la maison. Mais que mademoiselle m'excuse, je sais où trouver des allumettes. »

Il glissa un bisou dans les cheveux de la fillette et prit les allumettes dans la boîte à sel. La nuit était tombée. Par la porte vitrée, il vit la longue silhouette beige de Manon qui débarrassait les assiettes en plaisantant avec son frère. Ses lèvres corail dessinaient un sourire qui éclairait la pièce et Locke eut soudain envie de l'embrasser jusqu'à la fin du monde.

Ils firent l'obscurité, chantèrent faux comme des casseroles, laissèrent Chloé souffler les bougies. On servit le gâteau. Mais le rituel n'était pas terminé.

« Alors ? demanda Chloé, la bouche pleine de crème au beurre. Il est à quoi ? »

Sous les regards de la tablée, Locksley prit l'air sage et instruit. Il dégusta une bouchée du gâteau, fit claquer sa langue comme pour un grand bordeaux, et laissa tomber sa sentence.

« C'est un gâteau... à la girafe.

— Noooooon !

— Ah. Au cactus ?

— Non plus ! La gamine se tortillait de rire.

— Attends, je sais. Que je suis bête. C'est un excellent gâteau au rhinocéros.

— Mais non ! Allez, Locke, siteplaît.

— Bon, d'accord. » Il inspira profondément, ramena toutes les molécules qui chatouillaient ses fosses rétro-nasales et se lança. « Abricots au sirop maison. Crème pralinée au miel avec une pointe de romarin. Je soupçonne Mamie d'y avoir ajouté une goutte de blanc liquoreux, peut-être le vinsanto que vous aviez rapporté de Florence ? Biscuit joconde. Nougatine amandes, noisettes, macadamia, noix du Brésil. Et le nappage – Locke reprit une bouchée, il ne pouvait pas se permettre une erreur, mais non, il était certain d'avoir vu juste – le nappage est un piège. C'est de la confiture de pêches de vigne, pas d'abricots. C'est très méchant, ça, Mamie.

— Bravo ! applaudit sa belle-mère. Dix sur dix !

— Trop fort. Je suis dégoûté, annonça Victor en riant. Il n'est même pas français.

— Dix sur dix ! » reprit Chloé en se jetant à son cou.

Locksley avait horreur de faire étalage de ses talents. Surtout qu'il n'y était pour rien. Il faisait partie des quelques pour cent de l'humanité à posséder des papilles surpuissantes couplées à un système olfactif formidablement précis. Par-dessus le marché, il n'oubliait jamais un goût, une odeur. Bonne ou mauvaise. Il l'avait dissimulé pendant des années de peur de passer pour un monstre de foire. Mais cette bizarrerie de la nature lui valait à présent l'amitié de sa belle-famille et un énorme bisou à la crème. Rien que pour ça...

« Tiens, dit son beau-père, ça carillonne dans l'entrée. Sam, je crois que c'est ton téléphone. »

Locksley présenta ses excuses et se leva furieux. Il valait mieux que ce soit important.

Quand il revint à table, il était blême.

À fond sur l'autoroute, la sirène de police hurlant tout le long du trajet, il avait mis moins de trois heures pour rentrer à Paris.

Il s'était arrêté pour prendre de l'essence dans une station-service où seule la télé qui tournait en boucle témoignait d'une trace de vie humaine. Les gens silencieux bougeaient au ralenti. Ils échangeaient le moins de regards possible, évitaient de faire tinter les pièces dans la soucoupe, empêchaient les enfants de regarder l'écran.

Mais dans la voiture, Sam avait mis la radio. Bien obligé. Il fonçait vers l'œil du cyclone, il devait savoir à quoi s'attendre.

Au moins en théorie.

On l'envoya directement boulevard Voltaire. L'assaut avait été donné. Sécuriser le périmètre, recueillir les témoignages, faciliter le travail des secouristes et des techniciens de police. Telle était sa mission.

Au moins en théorie.

Il laissa sa voiture au milieu du boulevard. Avec les gyrophares, on y voyait comme en plein jour. Il se présenta aux gradés, organisa le travail de ses hommes. Il s'interrompait toutes les cinq minutes pour aider quelqu'un à marcher jusqu'à la première ambulance. Il essayait de ne pas se laisser distraire par les secouristes qui pratiquaient des manœuvres de réanimation à même les tables du café, par le sang qui coulait le long des trottoirs criblés d'éclats de verre, par ce capitaine des pompiers à qui il demandait si ça allait et qui se mit sans prévenir à pleurer sur son épaule.

Il travailla toute la nuit. Les équipes de l'identification criminelle étaient sur le pont, tous avaient répondu présent, même les vacanciers, même les malades. Il s'assura qu'on photographiait tout, qu'on prenait les coordonnées, qu'on préservait la scène dans la mesure du possible. Il joua les interprètes auprès des victimes anglophones, réclama la présence d'un soutien psy, pour ses hommes aussi.

Il ne vit rien de la boucherie que dissimulaient les portes de la

salle de concert. Il ne vit pas les cadavres qu'on emmenait sur des civières, n'entendit pas l'ambulancier qui réclamait partout des sacs mortuaires, ne s'attarda pas à détailler les blessures, les traumatismes, les yeux hagards. Son travail lui permit d'occulter l'épouvante, de se concentrer sur les vivants.

Au moins en théorie.

Il ne rentra quasiment pas chez lui de la semaine. Certains collègues avaient demandé en douce des cachets aux toubibs pour tenir la durée. Lui n'en avait pas besoin.

Il était dopé à la haine.

Bien sûr, il avait vu le psy. C'était important, il le savait. Mais une fois dans le bureau, impossible de parler. Il avait dû répéter cinquante fois qu'il était fier de ses équipes, fier malgré tout d'avoir été là pour faire quelque chose. Il n'avait pas pu décrire les images fantômes qui l'habitaient. Manon sur une civière. Chloé étendue sur le trottoir. Ça aurait pu. Pourquoi pas. Et ça pourrait encore. Un jour ou l'autre.

Les mois avaient passé et la tension était peu à peu retombée. Pas pour lui. Il arrivait de plus en plus tôt au bureau, partait de plus en plus tard. Zombie dans les couloirs déserts à la recherche de café froid. Ermite dans les archives, englouti dans le papier jauni et la poussière. Il rentrait sans un mot, filait sous la douche qui ne le débarrassait plus de la noirceur de ses journées. Mangeait sans appétit. S'endormait devant la télé.

Manon avait été fantastique. Elle ne lui avait jamais rien demandé. L'avait pris dans ses bras, serré très fort. C'est elle qui avait parlé à Chloé. Expliqué l'indicible. Les semaines passant, voyant que Locke s'enfonçait, elle avait appelé ses collègues, les seuls qui pouvaient comprendre. Elle lui avait proposé de prendre quelques jours de vacances. Même tout seul s'il préférait. Pour toute réponse, il était reparti au bureau, en pleine nuit.

Il avait demandé sa mutation à la cellule antiterroriste. Refusée, sur avis psychiatrique.

Le pilote automatique, ça ne marche qu'un temps. Il négligeait ses dossiers. Commettait des erreurs dans les budgets, les plannings. Se montrait brusque ou absent avec ses collègues. Oubliait les rendez-vous avec sa hiérarchie.

Le divisionnaire lui remonta les bretelles. Locksley était un élément brillant. Arrivé de Scotland Yard avec le rang de Detective Inspector, il avait accepté de recommencer en France au bas de l'échelle et de retourner à l'école de police pour se hisser en un temps record au grade de commissaire. Le divisionnaire ne voulait pas le perdre. Mais si Locksley continuait comme ça, il allait faire une connerie de trop, c'était inévitable.

Deux mois plus tard, sur le terrain. La connerie de trop. Inévitable.

Manon essaya tout ce qui était humainement possible. À commencer par la patience, et des tonnes d'amour. Beaucoup de silence protecteur, beaucoup de paroles aussi, elle n'abandonnait pas facilement. Mais pourquoi se donnait-elle tant de mal ? Il ne la voyait plus, ne la touchait plus. Il n'était plus là. Il n'était plus, tout court.

« Je n'en peux plus, Sam. » Ce n'était pas un reproche. Plutôt un appel au secours. Une dernière tentative pour le secouer, le ramener du côté des vivants. Bien sûr, qu'elle n'en pouvait plus. Ce qu'il lui faisait subir était intolérable. Elle méritait une autre vie. Il méritait qu'elle le quitte.

Un matin d'avril, après de longues conversations à sens unique où elle retenait de moins en moins ses larmes, elle était partie.

Une heure plus tard, il démissionnait.

Un an déjà. Locksley n'avait rien vu passer. Il avait bu ses allocs, recommencé à fumer. Il avait même, sur les sollicitations de ses anciens collègues, essayé de rencontrer des filles. Fiasco épouvantable. Laisse tomber.

Il voyait venir le moment où il allait rentrer à Londres. C'était ça ou accepter un job de facho professionnel dans une boîte de sécurité. Non merci. Il avait refusé toutes les propositions, même celle

d'un procureur chargé de l'antiterrorisme. Trop tard. Il voulait juste qu'on lui foute la paix.

Quand Joséphine avait téléphoné, Locksley avait commencé par lui raccrocher au nez.

Mais elle avait rappelé. Et rappelé encore. Toujours gaie, toujours polie. Locke n'avait aucune envie de faire la conversation aux copines de Manon. Joséphine et elle s'étaient connues gamines. Manon était montée à Paris faire ses études. Joséphine, restée à Lyon, avait repris l'affaire familiale. Une épicerie, avait vaguement compris Locksley. Qu'est-ce qu'elle lui voulait, avec son épicerie ?

« Je t'expliquerai quand on se verra. Demain après-midi, vers l'heure du thé. Je t'ai pris deux places en première. Le billet est dans ta boîte mail. Mon adresse aussi, avec le plan. Je me réjouis de te voir, Sam. À demain ! »

Clic. Du temps où il était encore en vie, Sam aurait très mal pris de se faire ainsi régimenter. Mais les choses avaient changé.

Il était descendu du TGV sous une pluie battante. Les giboulées de mars avaient largement débordé sur avril et promettaient un printemps bien pourri. Sam s'en tapait.

Il avait toujours aimé ce petit pont rouge. Il lui rappelait un autre petit pont adorable, à Londres. Faut choisir, mon pote. T'es suicidaire ou t'as le mal du pays ?

Ni l'un ni l'autre. Il était mort, point barre.

Il découvrit avec surprise la façade en bois blond où des lettres dorées faisaient remonter la naissance de la maison au dix-neuvième siècle. Dans les vitrines aux lumières chaudes, bocaux de métal laqué et théières de fonte alternaient avec des sachets de confiseries précieuses sur fond de cartes anciennes. Une épicerie, certes, mais il n'avait pas vu ça comme ça.

Pour la première fois depuis un an, Sam sentit le délicieux frisson de la curiosité lui dilater les narines quand il poussa la porte.

CARNET DE RECETTES

I. PETITS-DÉJEUNERS	342
II. ENTRÉES	345
III. PLATS	354
IV. DESSERTS	366
V. BOISSONS	374

II.

Entrées

ROULEAUX CROUSTILLANTS AU TARO

JAYAW

Chapitre 6

Beaucoup de travail mais beaucoup de plaisir pour ces « nems » au porc et au taro. Ils apporteront compassion et lumière au moine bouddhiste, ou au supporter de foot, qui sommeille en vous.

POUR 6 PERSONNES

½ càc de poivre noir du moulin

500 g de chair à saucisse

Les garnitures

4 gousses d'ail

Feuilles de laitue

2 oignons jaunes

Brins de menthe et de basilic

125 g de carottes

chinois

125 g de chou vert

250 g de racine de taro

La sauce

1 petit paquet de vermicelles de riz

3 càs de sauce de poisson

1 paquet de 50 feuilles de riz pour nems

2 càs de jus de citron vert

1 blanc d'œuf

2 càc de sucre de palme

1,2 l d'huile végétale pour friture

5 cl d'eau

1 càs de sauce de poisson

1 gousse d'ail épluchée, dégermée, émincée

1 càs de sucre de palme ou sucre brun

70 g de cacahuètes grillées, non salées

½ càc de sel fin

1 petit piment rouge frais (facultatif)

Émincez très finement tous les légumes et les aromates. Faites tremper dans l'eau chaude les vermicelles, égouttez-les et hachez-les.

Dans un saladier, mélangez le porc, l'ail, l'oignon, la sauce de poisson, le sel, le sucre et le poivre. Ajoutez les carottes, le chou, le taro et les nouilles. Mélangez bien, réservez.

Passez une feuille de riz dans une assiette d'eau chaude pour l'assouplir, posez-la sur une surface propre. À l'aide d'une grande cuiller, déposez de la farce sur un tiers de la surface. Roulez bien serré. Scellez au pinceau à l'aide d'un peu de blanc d'œuf.

Répétez l'opération ! Ces rouleaux se conservent plusieurs semaines au congélateur et peuvent se frire congelés.

Confectionnez la sauce en versant tous les ingrédients dans le mixeur. Mélangez jusqu'à dissolution du sucre. Rectifiez l'équilibre sucré-salé-aigre-piquant.

Chauffez l'huile dans un wok, une friteuse ou une grande poêle, à feu moyen. L'huile doit être chaude mais ne pas fumer. Faites frire environ 10 rouleaux à la fois. Réservez sur du papier absorbant. Vos convives déposeront un rouleau dans une feuille de salade et ajouteront quelques feuilles de menthe et de basilic avant de tremper dans la sauce.

BOUILLON GLACÉ DE CANARD AUX HERBES FRAÎCHES

Chapitre 7

Les plus audacieux de nos lecteurs iront jusqu'à préparer un consommé. Mais pour nous autres, simples mortels, ce bouillon glacé constitue déjà une entrée savoureuse. À la saison froide, on peut bien sûr le servir chaud.

III.

Plats

PAD THAI

CHAPITRE 3

Rien à voir avec le Cambodge, nous sommes ici en Thaïlande. Le pad thai est un plat de tous les jours, que l'on trouvera dans les buvettes comme dans la rue. Pour autant, c'est une explosion de saveurs qui réjouira votre table. Notre version contient des œufs et du tofu. Vous y ajouterez du crabe, des crevettes, du poulet, voire même des côtes de porc.

POUR 4 PERSONNES

1 paquet de nouilles de riz de Thaïlande
250 g de tofu extra-ferme (brun)
2 œufs
100 g de germes de soja frais
2 échalotes
1 citron vert
20 g d'échalotes frites séchées
2 à 4 càs de cacahuètes grillées, non salées
4 càs de pâte de tamarin (ou vinaigre de cidre)
4 càs de sucre de palme (ou sucre en poudre)

4 càs de nuoc mam, sauce de poisson
3 gousses d'ail (selon votre goût)
4 càs d'huile végétale
Piment de Cayenne en poudre, selon votre goût
Poivre blanc du moulin
Grains de poivre noir
Quelques brins de ciboule de Chine, ou ciboulette
Et en option :
400 g de crevettes roses décortiquées, crabe, poulet émincé...
1 fleur de bananier
2 càs de navets au vinaigre

Légumes frais de votre choix :
choux pak choi, carottes,
tomates...

Faites tremper les nouilles dans un grand volume d'eau tiède.
Attention : elles doivent être souples mais pas molles, préférez les égoutter quand elles sont encore un peu fermes.

Émincez les gousses d'ail, les échalotes et la ciboulette dont vous réserverez quelques brins pour la décoration. Taillez le tofu en « lardons ». Préparez la fleur de bananier comme pour la *Salade* (page 348) et émincez-la. Cuisez viandes et poissons à part, sans sel ni poivre.

Préparez des coupelles de nuoc mam, piment, jus de citron vert et sucre de palme que vous apporterez à table.

Chauffez l'huile dans un wok ou une grande sauteuse, à feu vif. Grillez les cacahuètes et réservez-les. Ajoutez les échalotes, l'ail, les navets ; faites dorer.

Égouttez les nouilles et ajoutez-les. Mélangez vivement à l'aide d'une spatule ou de baguettes. Ajoutez la pâte de tamarin, le sucre, le nuoc mam et le piment. Le feu doit rester vif pour permettre l'évaporation des liquides.

Poussez les nouilles sur le côté pour libérer un espace au fond du wok, où vous cassez les œufs. Brouillez-les presque jusqu'à cuisson, puis incorporez-les aux nouilles.

Goûtez : si les nouilles ne sont pas cuites ou trop fermes, ajoutez un peu d'eau.

Ajoutez viandes ou poisson. Poivrez de poivre blanc. Ajoutez les germes de soja et la ciboule. Mélangez vivement.

Goûtez à nouveau, ajoutez quelques grains de poivre noir. Rectifiez l'assaisonnement pour obtenir l'équilibre qui vous convient entre le sucré, le salé, l'acide et le piquant.

Dressez dans un plat chaud. Décorez avec les cacahuètes, les brins de ciboulette, les échalotes frites, la fleur de bananier émincée et des tranches de citron vert.

V.

Boissons

CAFÉ GLACÉ KAMPOT CAFÉ TOEK DOH KOH TOEK GOK

Chapitre 3

Autant un dessert qu'une boisson, omniprésent dans les rues cambodgiennes, le café glacé se boit de préférence sucré et au lait condensé.

POUR 1 PERSONNE

Café moulu : de la marque khmère Mondolkiri, ou de Sumatra ou du Vietnam
1 à 3 cuillers à soupe de lait concentré sucré
1 pointe de couteau d'anis vert en poudre (facultatif)
Glace

POUR 1 VOYAGEUR GOURMAND, AJOUTEZ

1 càs de lait de coco
1 càc de jus de tamarin, au rayon « boissons en canettes » des épiceries tropicales

Préparez un bon espresso généreusement dosé. Remplissez de glace un haut gobelet. Versez le lait concentré selon votre goût.

Pour un café gourmet, ajoutez le lait de coco et le jus de tamarin. Versez l'espresso sur le lait glacé.

Pour vous approcher du goût authentique avec d'autres crus de café, ajoutez l'anis vert.

Servez avec une jolie paille colorée.

TABLE

POIVRE NOIR,
UNE ENQUÊTE CRIMINELLE DE SAM LOCKSLEY, CHASSEUR D'ÉPICES7

1	La nuit	7
2	Novembre	20
3	Piper Nigrum	28
4	Scaphandrier	35
5	Vert et rouge	42
6	La Lumineuse Parole	52
7	Vanna	59
8	Sous les arbres	69
9	Deux cents millions de pétales	77
10	Cucumber Collins	86
11	Vers Kep	97
12	De tous les outils à l'ombre de la lune	109
13	Trois visiteurs avant le café	120
14	Fétide	130

15	Un stylo mauve	141
16	Hope Unlimited	150
17	Astuces beauté	159
18	Procédure	172
19	Autopsie	181
20	Hypothèses	192
21	24 degrés Celsius	203
22	Je hais les artistes	213
23	Février	221
24	Empyreumatique	232
25	Le parfum de la momie	236
26	In Memoriam	246
27	Alambic	255
28	Phu Quoc	265
29	Identité judiciaire	275
30	Benjamin Fisker	285
31	Sirène	297
32	Concrètes et absolues	307
33	Chiroptères	316
34	La nature du mal	324
35	Avant l'aube	333

CARNET DE RECETTES341

NOTES DE L'AUTEUR378

BIBLIOGRAPHIE ET RÉFÉRENCES.....380